# Le baptême du Seigneur

## Homélie du P. Erik Varden, évêque de Trondheim en Norvège

Is 40.1-11 : Voici votre Dieu !

Tt 2.11-14, 3.4-7 : La grâce de Dieu s’est manifestée.

Lc 3.15-22 : Jésus priait, le ciel s’ouvrit, l’Esprit Saint descendit.

Il y a plusieurs manières de contempler la fête du baptême du Seigneur. Pour ce qui me regarde, j’ai peiné un peu à les découvrir. La difficulté était liée à une expérience qu’il vaudra peut-être la peine d’évoquer. Une seule fois dans ma vie j’ai fait une retraite ignacienne. C’était il y a trente ans.

J’étais étudiant ; je voulais apprendre à prier ; je cherchais un guide. Je me suis donc inscrit pour une retraite individuelle accompagnée de dix jours à St Beuno’s au Pays de Galles, une maison chère à Hopkins qui y passait des années heureuses et y écrivit, entre autres, son exaltant poème *Le Faucon* : *au Christ notre Seigneur*. Un jésuite ancien, bon et accueillant, était mon accompagnateur. Pendant notre première rencontre il m’a chargé de passer, le lendemain, trois fois une heure à méditer sur le baptême de Jésus. Ce fut un échec ! Décontextualisée, la scène me parlait peu. Je me suis découvert nul en méditation imaginative. J’ai passé la journée dans une frustration croissante et ai connu, la nuit, ma première vraie insomnie. La retraite fut une grâce quand même. À la fin de mon séjour je savais que ma sensibilité était plus monastique que jésuite. J’avais soif d’une liturgie nourrissante et d’une vue objective, d’ensemble sur le mystère.

 La liturgie m’a bien révélé le sens de l’évènement que nous célébrons. Elle nous présente le baptême du Seigneur comme un aspect de sa divine Épiphanie. Une logique interne unit l’adoration des Mages à la sortie du Christ des eaux du Jourdain. Proclus de Constantinople, un contemporain de Saint Augustin, dit magnifiquement :

« La fête précédente nous montrait un pauvre nourrisson qui manifestait notre pauvreté. La fête d’aujourd’hui nous le fait voir dans sa perfection. Elle nous suggère qu’il est l’Être parfait, issu de l’Être parfait. Alors, pour les Mages, le Roi était revêtu de la pourpre de son corps. Aujourd’hui, au baptême, celui qui est la Source, est enveloppé par l’eau du fleuve. »

La kénose de Dieu, justement, est révélée aux Mages. Ils voient Dieu, le Roi de l’univers, « revêtu de la pourpre de son corps », un enfant de l’homme ayant adopté la nature humaine jusque dans sa misère pour ainsi la relever. Au bord du Jourdain, la foule des juifs voient l’homme comme Dieu, incarnant une échelle vivante qui réunit terre et ciel. Ces manifestations complémentaires coïncideront à Cana, où Jésus se montre à la fois humainement accessible et divinement sublime, transformateur.

 En entrant dans le fleuve, le Christ marie la promesse prophétique à la réalité présente. Il sait que son passage par les eaux représente un accomplissement (Mt 3.15). Le Baptiste le sait aussi. Il est le pont entre deux testaments, deux mondes (sur une rive le plus grand, sur l’autre le plus petit) le garant de l’axe horizontal et historique de l’événement.

Le Christ ne prononce aucune parole, ne fait aucun geste. L’action qu’il accomplit n’est pas en soi extraordinaire. Il suit une foule anonyme. Mais pendant que les autres gens noient par intention dans l’eau des charges spécifiques de culpabilité, Jésus porte dans son corps le péché du monde (Jn 1.29).

 Saint Paul, dans ses lettres, nous rappelle que notre rédemption est effectuée en Christ. Elle devient effective ici, au seuil de l’Israël de Dieu, quand Jésus, dont le nom veut dire « Dieu sauve », entre librement dans sa mission. L’immersion dans l’eau se fait discrètement, pourtant le silence est rompu quand la voix du Père éclate en approbation. Cette voix hors temps établit l’axe vertical de louange — une louange paradoxale résonnant du ciel à la terre, nous rappelant que l’offrande du Fils s’oriente, non pas vers une froide Transcendance sans visage, mais vers un Père qui l’accueille reconnaissant et scelle l’échange en envoyant l’Esprit sous la forme qui jadis s’envola de la main de Noé, incapable de trouver du repos pour ses pieds, mais qui vient maintenant demeurer (Jn 1.33) sur les prémices d’une nouvelle création.

 Proclus, évoquant la Source de toute choses enveloppée par le fleuve, dit : « Le Feu se plonge dans l’eau ». L’eau est un élément polyvalent pour l’homme. Nous en avons besoin pour vivre : les sécheresses dramatiques de nos jours présagent que de futurs conflits mondiaux se joueront sur l’accès à l’eau. Au même temps l’eau nous menace. L’hypothèse d’un monde noyé par la montée des mers inspire un grand nombre de livres et de films apocalyptiques. Dans le baptême du Christ, Dieu, qui au Deuxième Jour de la création mit une limite aux eaux, touche cet élément, montré dans l’iconographie comme un être vivant. Isaïe prophétisa : ‘Quand tu traverseras les eaux, je serai avec toi, les fleuves ne te submergeront pas’ (43.2). La traversée par laquelle le Christ nous porte nous ouvre la vie en plénitude ; au même temps elle sanctifie la mort. Nous ne devons donc craindre ni l’une ni l’autre. Dieu est présent et règne dans l’apparent anéantissement. ‘Je prends les ailes de l’aurore et me pose au-delà des mers : même là, ta main me conduit, ta main droite me saisit’ (Ps 138.9-10).

Voilà la bonne nouvelle que cette fête proclame. Maintenons la perspective large, infinie qui s’ouvre par le baptême du Christ. Suivons-le allègrement, dans la paix, abandonnant toute pusillanimité, nous sachant bien-aimés dans le Bien-Aimé. Amen.